

## La ville entre imaginaire et identité dans *Un grand mariage* d'Anne Hébert

Dr. Nassima Amari-Allouche  
Université d'Alger



Synergies Algérie n°7 - 2009 pp. 159-165

**Résumé :** Dans cet article, il est question d'analyser le processus de construction de la ville par un auteur dans un texte littéraire. Nous avons opté pour une nouvelle de l'écrivaine canadienne Anne Hébert intitulée « Le grand mariage », extraite du recueil *Le Torrent*. Notre choix s'appuie sur une remarque : la présence de références à la Haute-Ville/Basse-Ville qui y sont subtilement structurées. Dès lors, nous nous sommes proposé de nous pencher sur la nature de l'image qu'offre Hébert quant au territoire québécois ainsi que les figures spatiales récurrentes.

**Mots-clés :** Représentations- Ville- Québec- Identité- Espace- Analyse discursive.

**Abstract:** This article is about analyzing the process of building the city by an author in a literary text. We have chosen a short story by the Canadian writer Anne Hébert entitled "Le grand mariage" from the collection "le torrent". Our choice is based on a point: the presence of references to city high /lower town that are subtly structured. Therefore, we proposed to address the nature of the image offered as to Hébert Québec and space recurrent figures.

**Keywords:** Representations - City - Quebec - Identity - Space - Discursive Analysis.

**المُلخَص:** في هذا المقال، قمنا بتحليل كيفية بناء المدينة في نصّ أدبيّ من قِبَل مؤلّف ما. لقد وقع خيارنا على قصّة قصيرة للمؤلّفة الكندية Anne Hébert وهي مأخوذة من « Le grand mariage », والتي تحمل عنوان *Le Torrent*. انتقائنا هذا مبني على أساس ملاحظه: وجود إشارات عديدة إلى المدينة القصوى/ المدينة الأدنى التي نُظِّمَتْ بِدَقَّة فائقة. في النصّ بخصوص أرض الكيبك Anne Hébert ولهذا، تقدّمنا باقتراح يعنى اهتمامنا لطبيعة الصّورة التي عرضتها لنا وكذا التشخيصات المحلية المتكررة.

**الكلمات المفتاحية:** الصور- المدينة - الكيبك - الهوية- الفضاء- التحليل الاستطراذي.

N'est-il pas vrai que le rôle de l'écrivain consiste d'une certaine façon à promouvoir sa ville ? En effet, s'inscrivant dans une dialectique entre littérature et espace, l'inscription littéraire de la ville par un écrivain implique que

l'espace converti en littérature influe sur la représentation de celui-ci en tant qu'espace repère. L'œuvre de l'auteure canadienne Anne Hébert regorge, à nos yeux, de richesses inépuisables tant pour le lecteur ordinaire que pour le critique averti.

Dans le présent article, nous avons choisi de nous pencher sur la Représentation des lieux dans *Un grand mariage*, une des sept nouvelles qui composent son recueil intitulé « Le Torrent »<sup>1</sup>.

Originaire de la région de Québec, Anne Hébert, malgré son exil, n'a pu s'empêcher d'être hantée par les paysages québécois et canadiens, et ce, tant dans ses anciens écrits tels que « Le Torrent » et « Kamouraska » que dans ses œuvres récentes comme « Le lieutenant anglais », « Clara », « Aurélien » et « Mademoiselle ».

Au fil des années, la présence constante du Québec s'amplifie dans ses œuvres et paraît avoir, d'après Bishop, deux applications principales: « compenser l'absence du Québec dans la vie quotidienne de l'auteure (...) et traduire une conscience accrue de la condition d'exil québécois ». (Bishop, 1993 : 68)

Les références à la basse ville et la haute ville ainsi que les allusions à la généalogie des habitants de la vieille ville sont subtilement structurées et guindées dans l'ensemble de son œuvre. Dès lors, nous proposons de nous pencher sur la nature de l'image que propose Hébert quant au territoire québécois ainsi que les figures spatiales récurrentes de sa nouvelle. Nous nous interrogerons ensuite sur ce que peut révéler la structure narrative du texte hébertien corrélativement à l'évolution de l'identité québécoise. Nous tenterons de cerner enfin les enjeux identitaires d'une telle représentation de la ville en examinant les formes dans le récit hébertien, à l'aide de discours variés.

Neil Bishop (Bishop, 1993 : 68) a analysé les diverses répercussions du thème de l'exil tant dans l'œuvre que dans la vie d'Anne Hébert; un thème que certains critiques ont souligné chez l'écrivaine, mais trop souvent pour lui reprocher d'avoir publié et choisi domicile à Paris.

### **Brève présentation de la nouvelle**

La trame de la nouvelle met en scène un personnage, Augustin Berthelot, issu de la Basse-Ville, devenu riche après avoir travaillé dix ans pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cela se passe en 1890 à Québec. Et comme pour se convaincre de l'authenticité de son ascension, il épouse Marie-Louise de Lachevrotière, fille d'une vieille famille bourgeoise.

L'épouse se rend très vite compte de la duperie de sa relation conjugale et se décide à tenir son « pseudo » mari à distance. C'est alors qu'un jour, survient dans la vie d'Augustin, une métisse avec laquelle il vivait dans le Grand Nord et à laquelle il avait promis le mariage et qui découvre soudain sa position sociale qu'il croyait pourtant sûre, menacée.

Augustin perd pendant quelques heures tout contrôle de lui-même. Il erre, fuit et boit à ne plus pouvoir se maîtriser. Puis, peu à peu, l'ordre se rétablit. Voulant d'abord éviter son ex-compagne, il finit par la prendre en pitié et lui

propose de rester à Québec. Elle devient alors domestique chez lui et même sa maîtresse, d'autant plus qu'un enfant naîtra de leur passion. Son épouse, pressentant sa relation extraconjugale, continue pourtant à vivre avec lui tout en s'obstinant à se refuser à lui.

### Les différentes images de la ville

En examinant le récit de près, nous avons pu déceler deux principales « visions de la villes » : la basse et la haute. Néanmoins, et comme le pluriel l'indique, les perceptions de Québec sont multiples et elles varient suivant le regard du narrateur mais aussi suivant celui du personnage central, Augustin Berthelot. Ce dernier pose sur la ville un double regard : tantôt il l'observe en tant que natif des « basses rues », tantôt en tant qu'actuel habitant de la « Haute-Ville ». Ne cessant de se croiser, les différents regards mettent la lumière sur une ville à plusieurs facettes. Une ville qui « tanguent » entre « réalité », « passé » et « symbolisme ».

C'est ainsi que le texte de l'auteure montre comment les représentations de Québec ont contribué à forger l'image singulière de cette ville et ce, sous les deux régimes coloniaux français d'une part, et britannique d'autre part : quand les Français s'installent à Québec, leurs représentations sont très vite orientées sur une vue de l'Est en découvrant une perspective proposant au regard la Basse-Ville entre le Cap Diamant et la rivière Saint-Charles. Par ailleurs, les représentations seront plus diversifiées sous le régime britannique, limitant néanmoins Québec, la ville conquise, à une vue de l'intérieur, celle de la Haute-Ville. Et c'est ainsi que la thématique Haute-Ville/Basse-Ville prend tout son sens symbolique et offre à notre analyse un vaste terrain explorable. Dès les premières pages, le héros entame sa quête pour retrouver les traces de son identité qu'il a pourtant fuie ou plutôt, qu'il a voulu fuir. Une identité que nous pouvons immédiatement rattacher à l'espace, à son espace, celui situé entre les deux « rives » : la basse et la haute ville :

*« Augustin Berthelot eut un geste vague de la main pour saluer les têtes enfantines garnissant les fers de lance de la grille, en deux brochettes serrées et bien distinctes. À droite, les cols marins et les boucles soyeuses de la Haute-Ville, à gauche, les têtes embroussaillées et les figures barbouillées des rues basses »* (Hébert, 1989: 121)

Par ailleurs, les formes narratives dans *Un grand mariage* donnent à lire l'expérience temporelle fictive du personnage principal. Il erre entre les deux rives, impuissant à saisir son présent taraudé par la remémoration d'une meurtrissure originelle, celle de la véritable identité :

*« Lorsque, pour la seconde fois, la voiture s'engagea dans la petite rue Sous-le-Cap, Augustin sentit un attendrissement sans borne s'emparer de lui, comme si une veine douloureuse se rompait, livrant passage à toute une enfance abîmée. « Ma maudite enfance me remonte à la gorge », se dit-il avec colère »* (Hébert, 1989 :135).

Tout autant que l'éloignement dans le temps, celui dans l'espace mène inévitablement à la réappropriation des lieux de l'enfance :

« *Sur le passage d'Augustin, le vieux quartier se réveillait, se sensibilisait comme une aiguille de boussole. C'était en lui que tout cela bougeait, vivait, souffrait, ployait sous l'affront. La rue Sous-le-Cap retrouvait le Nord en lui, tout comme si son cœur d'enfant fut demeuré ce point vivant, cet épicode des larmes et de la rage impuissante* » (Hébert, 1989 :136).

C'est pourtant dans la haute ville que le personnage principal, s'imaginant trouver la paix et l'accomplissement de ses rêves, découvre tout ce qui le lie malgré lui à la basse ville car son passé, même laissé bien derrière lui, n'a toujours pas totalement disparu et cela, Augustin ne peut le supporter :

« *Augustin commanda au cocher de presser les chevaux davantage, tout comme si une meute d'enfants justiciers menaçait de se jeter sur la voiture, de l'écraser sous leur poids, entraînant Augustin avec eux, le remettant bien en place, le livrant, désarçonné, démasqué à la misère et à la honte* » (Hébert, 1989 :136).

Le personnage hébertien, dans son désir de délimiter un réel fortuit et insaisissable, se heurte à des obstacles qui empêchent son « moi » de s'épanouir. Il en résulte une identité perturbée, une conscience morcelée, qui ne l'empêche pas, néanmoins, d'entreprendre une quête égarée d'individualité :

« *Tout pour échapper à la rue Sous-le-Cap, au cuir et à la lessive, tout pour étudier et apprendre les lois injustes de ce monde, quitte à se les approprier dans leur injustice même, pour vivre. Tout plutôt que de crever dans un monde de vaincus* », pensera-t-il quand le chanoine Painchaud offrit de lui payer ses études au Petit et au Grand Séminaire lorsqu'il crut déceler en lui une vocation religieuse. » (Hébert, 1989 :137).

L'interprétation de la nouvelle nous permet en somme de supposer que les déplacements dans l'espace, qui parcourent le texte, témoignent d'une grande mobilité qui met en relation étroite le silence et la parole.

### Espace masculin ou féminin ?

Écrit en 1963, le texte hébertien expose une structure de l'oppression des femmes dans la ville patriarcale d'un pays colonisé. Les responsables de cette oppression (le pouvoir colonial et l'Église) fonctionnent dans le texte comme des systèmes qui se soutiennent les uns les autres. Et c'est toute la ville de Québec, centre de la fresque romanesque, qu'Augustin Berthelot convoite pour ses fins. Il veut en faire l'objet exclusif de son ascension physique et sociale (de la basse à la haute ville) : « *Une ville, cela s'occupe et se possède comme une maison, de la cave au grenier* » (Hébert, 1989 : 128). Il se montre très content quand il fait l'acquisition de sa maison : « *Comme me voilà bien au centre du monde* » (Hébert, 1989 : 127).

Pour ce qui est de l'espace occupé par les femmes dans le texte, il reste confiné dans celui de la maison, de l'église et de l'hôpital (où Délia, la métisse, ex compagne d'Augustin, reçoit des soins médicaux et subit la pression cléricale). L'espace textuel est ainsi clairement divisé en secteur public (masculin) et secteur domestique (féminin). La femme est de ce fait née pour rester enfermée

physiquement et psychologiquement. Durant son voyage de noces, Marie-Louise grave son nom à la suite de ses ancêtres sur la vitre. En découvrant l'inscription, la réaction d'Augustin, son mari, est très significative :

*« Il regardait le carreau comble de signatures féminines, gravées en tous sens, comme sur un contrat d'importance. Il évoquait cette longue chaîne de femmes désœuvrées, recluses en ce manoir dont l'emploi du temps avait été « rien », « rien », « rien », alors que là, tout à côté, passait le fleuve immense et dur, et que mille flambées naissaient et mouraient dans cette même cheminée de pierre »* (Hébert, 1989 : 126).

Délia, elle, se trouve doublement enfermée, non seulement à l'intérieur comme domestique dans la maison de Blanche et d'Augustin, mais aussi éloignée des autres domestiques dans le grenier où le mari infidèle l'installe comme maîtresse.

Pour résumer, il semblerait qu'à la lecture, le texte hébertien peut se percevoir comme une représentation d'un discours masculiniste de l'espace étant donné que la ville de Québec résiste à la menace posée par l'autre sexe incarnée dans la personne de Délia. Néanmoins, ce discours ne ressort pas sans séquelles puisque, tout au long de son histoire, on assistera à la graduelle décomposition d'Augustin face à son côté irrationnel et sensuel.

La résistance des deux femmes, Marie-Louise et Délia, aussi infime qu'elle soit, n'est que morale et individuelle. Elle ne s'exprime que dans le silence et le refus. L'absence d'actions confirme l'oppression réelle des femmes dans la ville patriarcale et coloniale : *« Elle ne dit rien. Elle ne dira sans doute jamais rien... »* (Hébert, 1989 : 142). *« Le silence obstiné de la jeune femme emplissait toute la pièce d'un poids énorme de révolte et de mépris »* (Hébert, 1989 : 144)

### La ville entre identité et imaginaire

Examinons à présent comment opère l'écrivaine pour transformer la ville qu'elle explore en objet littéraire. Elle fait cheminer son personnage sur « les frontières de Québec », là où la transition entre la haute ville et la basse ville compose des paysages désolants : *« A droite, les cols marins et les boucles soyeuses de la Haute-Ville, à gauche, les têtes embroussaillées et les figures barbouillées de rues basses »* (Hébert, 1989 : 121.)

Ce qu'Anne Hébert fera dire au narrateur de sa nouvelle. La vision de ce dernier est donc claire ; la Basse-Ville et la Haute-Ville représentent pour lui les deux « rives » opposées de Québec :

*« ... les têtes enfantines... en deux brochettes serrées et bien distinctes ». Opposées mais néanmoins proches de part leur distance puisque les gens de ces deux cités ne cessent de se côtoyer. Et Augustin Berthelot incarne bien un exemple concret de cette « mixité ». Lui, qui est à l'origine enfant des basses rues, le voilà projeté dans les quartiers chics des hautes rues. Même sa maison, le narrateur semble lui assigner les caractéristiques de l'espace conquis : « La haute maison qu'Augustin Berthelot venait d'acheter rue des Remparts, face au bassin Louis, le contentait pleinement »* (Hébert, 1989 : 127).

Pour ce qui est de la vision que le personnage principal semble avoir de la ville, elle est partagée dans l'opposition : d'un côté il y a l'espace fuyant et l'espace convoité, d'un autre, l'espace de l'enfance et celui de la maturité.

Tout au long de son histoire, Augustin « dénigre » les rues où il est né ainsi que les gens qui y habitent et tout ce qui peut l'y rattacher : « *Mauvaise graine, race de pourris* » dit-il à propos des enfants de la Basse-Ville, venus voir la cérémonie de son grand mariage dans la Cathédrale de la Haute-Ville (Hébert, 1989 : 122). Il se félicite d'avoir laissé son passé bien derrière lui et ne semble avoir aucun regret lorsqu'il regarde par-dessus l'épaule de sa nouvelle épouse tous ses gamins : « *Ni père, ni mère,... ni aucuns petits cousins, pouvant le trahir, cachés là parmi les gamins de la Basse-Ville venus pour admirer un aussi grand mariage* » (Hébert, 1989 : 121)

Et lorsqu'il se promène dans la ville, il remarque avec stupeur combien l'ancrage de certaines « vieilles familles » bourgeoises y était bien établi depuis des générations. Il fait très vite le rapprochement avec sa famille à lui avec laquelle il a décidé de n'avoir aucune attache : « *Mon arbre généalogique à moi, songeait Augustin, commence avec moi, et tout le passé n'est que misères et sottises* » (Hébert, 1989 : 128).

Lorsqu'il eut douze ans déjà, il s'était juré de quitter ces rues-là et avait même accepté de poursuivre des études pour devenir curé, une vocation pour laquelle il n'avait aucune attirance : « *Tout pour échapper à la rue Sous-le-Cap, au cuir et à la lessive, (...). Tout plutôt que de crever parmi les vaincus* » (Hébert, 1989 : 137).

L'espace qu'il convoite est tout autre. Il y a accès après dix ans passés dans la Baie d'Hudson. Lorsqu'il revient à Québec, son sentiment de réussite s'accroît en épousant Marie-Louise de Lachevrotière. A son mariage, « *il éprouvait sa réussite paisiblement, tel un bien dû de toute éternité.... Le sentiment de sa liberté familiale et sociale lui paraissait difficile à contenir* » (Hébert, 1989 : 121).

Paradoxalement, quand Augustin veut fuir ce passé qui ne cesse de l'envahir et que des images du Grand Nord l'empêchent de penser librement à autre chose, c'est dans les tavernes de la Basse-Ville qu'il va chercher refuge. Il sait qu'en s'enivrant, tous les souvenirs de son enfance ressurgiront dans un sentiment mélangé de fierté et de désir de vengeance : « *Au plus profond de son cœur, Augustin éprouvait l'injustice de la vie comme une vieille blessure dont il avait juré de se venger* » (Hébert, 1989 : 126).

Lorsqu'il est ivre, il se rend plus facilement à l'évidence quant à la nature de sa véritable identité : fils des rues basses il est, fils des rues basses il restera : « *son âme de voyou demeurerait miraculeusement intacte et fraternelle,... tandis que ses beaux habits et ses grandes manières n'étaient qu'impostures et mascarade* » (Hébert, 1989 : 135).

Augustin Berthelot ne cessera d'être hanté par les souvenirs de son enfance, par la ville de son enfance :

« Lorsque, pour la seconde fois, la voiture s'engagea dans la petite rue Sous-le-Cap, (il) sentit un attendrissement sans borne s'emparer de lui, comme si une veine douloureuse se rompait, livrant passage à toute une enfance abîmée. « Ma maudite enfance me remonte à la gorge », se dit-il avec colère » (Hébert, 1989 : 135).

En somme, nous pouvons dire que le langage est impliqué dans la construction et la représentation de l'espace urbain. « Dire et observer la ville, notent Sonia Branca-Rosoff et Françoise Leimdorfer, c'est faire un va-et-vient constant entre la matérialité des lieux, les catégories linguistiques qui la symbolisent et les interprétations possibles de ces marques linguistiques » (Branca-Rosoff et Leimdorfer, 2001 : 5).

Ainsi, la ville de Québec a généré chez Anne Hébert une sorte de sémiologie sociale qui l'a amenée à produire un texte dans lequel on a pu déceler un véritable traçage de frontières : la Haute-Ville et la Basse-Ville. Imaginaire de la ville, histoire de la ville, identité de la ville : autant de problématiques qui sont irrémédiablement celles de la représentation qu'à l'homme de son espace.

## Notes

<sup>1</sup> Voir la sixième nouvelle du recueil d'Anne Hébert intitulé « Le Torrent ».

## Bibliographie

Bishop, N. 1993. *Anne Hébert, son œuvre, leurs exils*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.

Branca-Rosoff, S., F. Leimdorfer. 2001 (Prés.). « Espaces urbains : analyses lexicales et discursives ». *Langage et société*, n° 96, pp. 77-89.

Calvet, L-J. 1994. *Les voix de la ville : introduction à la socio-linguistique urbaine*. Paris : Payot.

Hébert, A. 1989. *Le Torrent*. Bibliothèque Québécoise (Québec) : Editions Hurtubise.

Mondada, L. 2000. *Décrire la ville. La construction du savoir urbain dans l'interaction et dans le texte*. Paris : Anthropos.